

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE PRESIDENT MAURICE LAFARGUE Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 5 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

Lettre Parisienne

Les polémiques de M. Clémenceau. — M. Poincaré à Lyon. — L'enthousiasme de la population. — Le baron de la Brousse, cocher de fiacre.

Correspondance Spéciale de L'Abelle.

Si vous avez le goût des originalités et des fantaisies les plus rares, vous trouverez un plaisir extrême à lire les variations de M. Clémenceau dans l' "Homme Libre." Si nous étions encore à l'époque où un article d'un journaliste en vue suffisait pour assurer le succès d'une publication quotidienne, M. Clémenceau aurait un grand nombre de lecteurs.

Depuis plus de trois mois, l'ancien président du conseil, avec une incroyable variété de formes, développe le même thème, exprime la même pensée, se souvenant peut-être du mot d'Alexandre Dumas qui assurait que les idées sont comme les clubs, il faut frapper cent fois dessus pour les enfoncer profondément. Quelle est exactement la pensée de derrière la tête de M. Clémenceau? Au milieu des variations et des gymnastiques intellectuelles auxquelles il nous fait assister, il serait assez difficile de l'affirmer mais ceux qui savent interpréter les sous-entendus et lire entre les lignes la deviennent aisément.

M. Clémenceau part de cette idée que les amis de M. Briand, ayant été battus aux dernières élections, ce qui est indiscutable, le pays a condamné la nouvelle chambre. Ceci ne serait pas grand-chose si le malin polémiste n'en voulait tirer des conclusions pour la satisfaction toujours vive de ses rancunes jamais apaisées — sans que d'ailleurs il s'en doute. Il serait même très étonné si un ami lui indiquait le vice de ses raisonnements quotidiens. Avec une inlassable opiniâtreté, qui serait fatigante si la forme n'était sans cesse renouvelée, à M. Poincaré — élu cependant par une majorité de républicains comme MM. Léon Bourgeois, Pichon, Vallé, Viviani — M. Clémenceau reproche d'avoir obtenu des voix de la droite, oubliant que lui-même, après que le congrès républicain se fut prononcé à une assez grosse majorité pour M. Jules Ferry, assura le succès de M. Sadi-Carnot avec l'énorme appoint des voix réactionnaires sans lesquelles M. Jules Ferry aurait été élu. Je

n'ai pourtant pas entendu dire que M. Sadi-Carnot, tout élu par la droite qu'il fut, ait fait nauvaise figure dans l'histoire de la troisième République.

Mais enfin c'est la marotte de M. Clémenceau: il soutenait la candidature de ce pauvre M. Pams; les républicains ont préféré M. Poincaré; le terrible politicien ne le lui pardonne pas et fait sentir au président de la République l'inconvenance d'un pareil procédé. M. Poincaré a beau montrer une correction parlementaire peut-être excessive, une loyauté constitutionnelle que personne ne peut critiquer, apporter dans ses fonctions un tact, une autorité que tout le monde reconnaît, tout cela importe peu. Depuis trois mois, M. Clémenceau s'exerce au jeu de boule comme ces enfants qui, à la foire aux pains d'épices, s'acharnent sur la même tête, à coups de balles de son. Pour les esprits sérieux cette attitude a quelque chose de pénible. Le Parlement a nommé avec une majorité républicaine un président de la République sans la permission et contre le gré de M. Clémenceau. C'est une affaire entendue; tout le monde le sait. Est-ce suffisant pour qu'avant tout autre travail la Chambre s'inspire des sentiments personnels du sénateur du Var pour rendre la vie intenable au président? Il le croit sûrement, il le répète tous les matins. Et comme la grosse majorité n'a pas l'air de comprendre, les sérénades continuent, et dernièrement, tout en haut de la première colonne, M. Clémenceau en est arrivé à traiter M. Poincaré de "Mbrét" — comparaison avec le prince d'Albanie, qui a fait arrêter Essad pacha qui voulait le détrôner.

Mbrét! Après celle-là, si la nouvelle chambre ne dépose pas le président de la République par un coup d'Etat d'un genre nouveau, c'est à désespérer de tout, et M. Clémenceau, comme il en a la coutume, n'aura plus qu'à continuer à prêcher l'union des républicains exception faite de quelques excommunications dont il se réserve le choix.

Toujours est-il que M. Poincaré a répondu par son discours de Lyon aux ridicules accusations portées contre lui à propos du pouvoir personnel. La façon très nette et très précise dont le président de la République a interprété la manière dont il entend l'exercice de ses fonctions a montré à ceux qui avaient nourri un entretenu l'espoir de je ne sais quelle démission possible, qu'ils étaient dans l'erreur la plus complète. Donc, c'est bien entendu, il pourra y avoir des campagnes mais le président ne démissionnera pas, il faut que M. Clémenceau en fasse son deuil.

Je ne veux point ici m'arrêter à des bruits fâcheux sur de misérables menaces qu'on colporte de divers côtés. Ne va-t-on pas jusqu'à assurer que M. Caillaux, qui se croit décidément bien plus de pouvoir qu'il n'en a, aurait dit: "Si ma femme n'est pas acquittée, je commence la danse!" Il s'agirait là de vilénies tellement odieuses que jusqu'à preuve du contraire nous nous refusons à admettre non seulement que ces paroles aient été dites, mais que si elles sont véritables elles puissent être suivies de faits. Il y aurait dans la conscience française une révolte générale, on ne descendra pas jusque là.

En attendant, plusieurs des parisiens qui s'étaient rendus à Lyon ont raconté l'enthousiasme qu'ils ont constaté durant ces

trois jours. De mémoire de Lyonnais, disent-ils, cet accueil est sans précédent. Le dépôt d'une gerbe de fleurs au pied de la statue de Carnot a particulièrement séduit la foule et il a été d'autant plus apprécié par la population que cette démarche n'était pas prévue au programme officiel.

On rappelait que le président Fallières, lors de son voyage à Lyon, était passé devant le monument sans s'y arrêter.

Le discours du banquet a été parait-il acclamé avec une frénésie extraordinaire par les représentants de tous les partis, et c'est M. Victor Augagneur qui donnait le signal des applaudissements.

Terminons cette note par un détail anecdotique:

Parmi les cochers de fiacre figurant dans le cortège présidentiel à Lyon se trouvait, M. François Changeat, baron de la Brousse, écuyer à la cour impériale en 1864 et resté au service du maréchal de Mac-Mahon. Le baron de la Brousse que nous retrouvons cocher de fiacre à Lyon, fut un des vaillants cuirassiers de la charge de Reischaffen, il est un des 25 survivants de ce haut fait et appartient désormais à l'héroïque histoire de 1870.

M. Changeat a été présenté dans le groupe des vétérans qui ont défilé devant le président de la République, en même temps que le commandant Girardot, son ancien sous-lieutenant.

M. Poincaré a parait-il, beaucoup causé avec M. Doumergue. Que se sont-ils dit? On n'en sait rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que les deux présidents paraissent très animés et leur attitude est des plus amicales.

Les membres du voyage présidentiel avaient remarqué qu'à son départ de Paris M. Poincaré était un peu préoccupé. Ce n'est pas bien entendu, parce que des malintentionnés ou des plaisants avaient, selon la coutume, envoyé de nombreuses lettres de menaces à l'Élysée, qui n'ont pas empêché M. Poincaré de s'en aller à pied sans suite et sans garde à travers les rues de Lyon. Ce qui est incontestable, c'est qu'au retour le visage du président respirait la sérénité et qu'il était plein d'entrain.

Une fois encore, la population toute entière de la deuxième ville de France a applaudi avec une chaleur extrême le président de la République, juste au moment où ceux qui se sont attachés à une campagne de dénigrement systématique racontaient que le baromètre de sa popularité était à la glace.

JEAN-BERNARD.

Our French Lesson

AVIS A TOUS CEUX QUI VEULENT APPRENDRE LE FRANÇAIS.

La nouvelle direction de l'Abelle qui a à cœur la conservation et la propagation de la belle langue française en Louisiane a résolu de donner aux Américains l'opportunité d'apprendre le français pour la modique somme de 75 sous par mois, montant de l'abonnement mensuel au journal. Notre nouvelle méthode permettra également aux Louisianais désirant se perfectionner dans l'étude plus complète de la langue de leurs ancêtres, de pouvoir le faire avec la plus grande facilité et sans perdre un temps précieux que trop souvent réclament leurs affaires.

Nous avons en effet obtenu de Monsieur M. D. Berlitz, chevalier de la légion d'honneur, officier d'Académie, l'autorisation de publier chaque jour dans nos colonnes une leçon tirée de sa méthode dont la réputation est mondiale.

Nous continuons aujourd'hui la publication de la première leçon.

Afin de permettre aux débutants de pouvoir comprendre parfaitement la méthode, nous publions en Anglais les notices explicatives qui accompagnent chaque leçon.

Toute personne n'ayant pu pour une raison quelconque suivre nos premières leçons aura toujours la ressource de se les procurer en nous demandant de lui envoyer les numéros du journal correspondant aux leçons qui lui manquent.

NOTICE TO ALL PERSONS WHO WOULD LEARN THE FRENCH LANGUAGE.

As the conservation and the propagation of the French language in Louisiana are among the prime desiderata cherished by the new administration of the New Orleans Bee, it has been decided to inaugurate a system whereby Americans will be enabled to study French for the small sum of seventy-five cents per month—amount of one month's subscription to the paper. The published exercises will be of great help to Louisianians who would wish to gain more accurate understanding of the idioms and grammatical construction of the language of their ancestors, without taxing either their time or their intellectual forces.

By permission of Prof. M. D. Berlitz, Knight of the Legion of Honor, Officer of the French Academy, we are publishing in the columns of the Bee, a series of graduated exercises from Prof. Berlitz's work, whose excellence is recognized the world over.

We shall continue these lessons every day. In order to facilitate the task for beginners, we will accompany the explanatory notes with the English equivalent.

Any persons who, for some reason or other, has missed the first lessons, can obtain back numbers of the paper, either by calling at our office or requesting that they be forwarded by mail.

The advantages claimed for this method are:

(a) The lessons are mostly

based on object-teaching; this results in the students associating perception with the foreign expressions; he thus is soon able to think in the foreign idiom.

The method is designed: (1) For self-instruction: The student in such case reads over aloud, and several times, each lesson and then asks himself the questions of the book, answering them.

(2) For reciprocal instruction in clubs or parties of friends, each member alternately taking the role of the teacher, asking the questions and letting the others alternately answer. This has the advantage over self-instruction that the ear is more thoroughly drilled in catching the foreign sounds by hearing other people's voices, and, as several heads know more than one, each student will be able in his turn to correct mistakes made by his fellow-students.

(b) Nearly all the lessons are in shape of conversation, in order to continually drill the student's ear and tongue.

(c) The most useful is always taught first, so that the student's mind is not encumbered with rules and word forms that he cannot immediately use and will forget again before reading them.

(d) Where rules are to be given, they are illustrated by striking examples, so that even those who are not good grammarians can fully understand them.

(e) The pronunciation of all difficult words or expressions is carefully transcribed, so that the students need not constantly rely on their teacher, and can, if necessary, progress entirely without him.

(f) All idioms or other difficulties are carefully explained in order to emancipate the intelligent students from their teacher.

Suite du morceau précédent.

L'adresse est mise en allemand et l'enveloppe est fermée par un cachet à la cire.—Je peux la lui envoyer par la poste.—Avez-vous sa nouvelle adresse? — Oui, elle est écrite sur ce morceau de papier. Mais cette lettre est tombée et déchirée.—Elle est tombée de ma poche quand je suis sorti, elle a été prise dans la boue par un passant; je vous la laisse, envoyez-la-lui s'il vous plaît.

Switt dü morsoh press-saidah.

L'adresse est mise en allemand et l'enveloppe est fermée par un cachet à la cire.—Je peux la lui envoyer par la poste.—Avez-vous sa nouvelle adresse? — Oui, elle est écrite sur ce morceau de papier. Mais cette lettre est tombée et déchirée.—Elle est tombée de ma poche quand je suis sorti, elle a été prise dans la boue par un passant; je vous la laisse, envoyez-la-lui s'il vous plaît.

Continuation of preceding piece.

The address is written (lit. "put") in German and the envelope is sealed (lit. "closed by seal with wax").—I can send it to him by mail.—Have you his new address?—Yes, it is written on this piece of paper. But this letter is all dirty and torn.—It fell from my pocket when I went out; it was picked up in the mud by a passer-by; I leave it to you, send it to him if you please.

Suite du morceau précédent.

Il fait très chaud ici. Pourquoi les fenêtres sont-elles fer-

mées?—Il y a tant de poussière dans la rue que nous sommes obligés de les fermer, mais les portes sont ouvertes.

La table qui est dans ce coin est très belle, par qui a-t-elle été faite? — Tous mes meubles ont été faits chez Lefèvre & Cie. — Mais voilà une chaise qui est rassemblée.—La domestique y est montée hier pour poser un grand tableau, et quand elle est descendue le tableau est tombé sur la chaise et tous deux ont été cassés.

Il me faut partir maintenant. — Si vous écrivez à Georges, dites-lui bien des choses de ma part.

Switt dü morsoh press-saidah.

Il lui fait shoh l'issy. Poor-kwah lai fnaht soh't, ell fair-mai? — Hly ah la' d' pous-yair dah' lah rü kü noo sumz, oblie-zhai d' lai fairmai, mai lai portt soh't covairt.

Lah labl kee ai dah' sü kwai' ai trah bell, parr kee attel' ettai fait?—Too mai möbl oh't ettai fai shai L'fairv ai Coh'pañee. — Mai voah-lah ün shahz kee ai kassai.—Lah dom-mestick ee ai moh'tai ee-yair poor poh-zai ü' grais' tab-loh, ai kah't, ell ai dais-sah' dü lü tab-loh ai toh'bah' sür lah shahz ai too döz, oh't ettai kassai.

Il lui fait parterre mai't-nahz. — Si vous écrivez à Georges, dit l'wee by'ai'dai shohz dü mah parr.

Continuation of preceding piece.

It is (lit. "it makes") very warm here. Why are the windows closed?—There is so much dust in the street that we are obliged to close them, but the doors are open.

The table which is in the corner is very handsome, by whom has it been made?—All my furniture (lit. "all my furnitures") have been made at Lefèvre & Co's. — But here is a chair which is broken.—The servant stepped up on it yesterday to hang a large picture, and when she stepped down, the picture fell on the chair and both (lit. "all two") were broken.

I must leave now.—If you write to Georges, give him my regards (lit. "tell him many things from my part").

EXERCICES A ECRIRE. (mettre les verbes au passé).

Pourquoi ne fermez-vous la porte?—Je ne peux pas la fermer.—Qu'est-ce que vous apportez? — Les livres de Charles; Jules ne veut pas les lire.—Vient-il aujourd'hui?—Non, il n'a pas le temps; il est très occupé; il travaille toute la journée.—Qu'est-ce qu'il a fait?—Il écrit et étudie. Prenez-vous une leçon aujourd'hui?—Non, je ne prends pas de leçon; mon professeur va à Lyon.

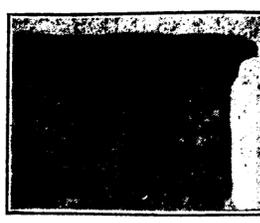
Quel temps fait-il ce matin? — Il pleut. Ne sortez-vous pas? — Non, j'aime mieux rester à la maison, il fait trop mauvais temps. Etes-vous mouillé? — Non, je tiens mon parapluie ouvert dans la rue. Oh mettez-vous votre chapeau? — Ne le voyez-vous pas? Il tombe à terre; l'entendez-vous?—Non, mais je le vois. Le voici, je vais le ramasser.

VENDES CENDRES

A vendre en n'importe quelle quantité. Spécialité de wagons complets.

THOMAS M. JOHNSTON 1225 RUE ANNONCIATION

Téléphone Jackson 1115 Trains mis à niveau. Tombereaux à louer 26001-1 an



Enterprise Cement Block Co. ENTREPRENEURS-CONSTRUCTEURS

Fabricants de Pierres de Ciment de qualité supérieure

Pour fondations, grilles, dessus de cheminées, tombes, etc.

Nous fournissons la pierre ou nous chargeons du travail en entier. Prix et devis sur demande, gratis.

3901 RUE DUMAINE

Téléphone Calvez 590

10 Réelles Occasions DE Pianos

DUGAN MUSIC HOUSE 914 rue Canal

Table listing piano models and prices: PLEYEL, MATHUSHEK, KNABE, MEHLIN, FISHER, WELLINGTON, STEINWAY, KINGSBURY, PIANOLA, etc.

Paiements depuis \$4 et au-dessus.

914 Rue Canal DUGAN Piano Company

Feuilleton de l'Abelle de la Nlle-Orléans

No. 6 Commencé le 10 juin 1914.

FRANÇOUIL Par JEAN-BERNARD

(Suite) — Nous marchons de compte à demi, voulez-vous? — Comme il vous plaira, répondit Pierre. — Et la partie commença. Le guide ne paraissait pas en veine, il perdait d'abord à tous coups; il ne restait plus que trois louis en banque, quand la chance tourna, et il gagna avec persévérance; il quitta les cartes avec dix mille francs de gain, dont Mlle de Saint-Alphonse garda la moitié, bien entendu. Le partage terminé, sur une table, dans un coin, elle lui dit: — Voulez-vous m'offrir votre bras pour rentrer à mon hôtel? — Bien volontiers, répondit-il. — Mais j'ai l'estomac au fond des talons, allons dîner au restaurant du casino. — Comme cela vous fera plaisir. — Vous n'avez pas faim, vous? — Non, mais je vous tiendrai compagnie tout de même. — Vous grignotez bien un bout de n'importe quoi. — Si vous le voulez.

— C'est entendu. Ils s'installèrent dans la salle du restaurant; lui, flêté, au fond, de remplacer pour un moment les jeunes gens bien mis, dont la jeunesse viveuse se passe à se ruiner pour des drôlesses comme cette Saint-Alphonse, aux pieds desquelles ils jettent leur fortune et leur cœur, et qui dissipent l'une, brisent l'autre. Le dîner achevé, Pierre paya la note; la Saint-Alphonse prit sans façon le bras du jeune homme qui l'accompagna à la porte de son hôtel. Là il allait la quitter, quand elle le retint par la main, avec un geste câlin, et lui dit à voix basse: — Vous ne venez pas plus loin?

Il se laissa conduire, et ce soir-là, pour la première fois de sa vie, il ne rentra pas du tout au village. Le lendemain, il se leva fort tard, et il revint à la maison des Estivandiers pâle comme un cierge; la Saint-Alphonse, avant de le laisser partir, avait pris la précaution de le débarrasser, entre deux carresses et avec des phrases mignonnes, des cinq mille francs gagnés la veille au jeu. Elle lui jura du reste sur les cendres de son père qu'elle n'avait jamais aimé que lui, et Pierre la crut comme tous les autres.

XIII. Après le Beau Temps la Pluie.

Pierre rencontra souvent Mlle de Saint-Alphonse au casino, et fréquemment, le soir, il l'accompagnait chez elle, laissant entre ses mains les gains du jeu, car, au début, il fut presque continuellement heureux. Pourtant cette chance ne fut pas constante; la déveine sembla le pourchasser. En peu de jours il perdit les sommes importantes qu'il avait gagnées; bientôt il n'eut plus un sou en poche; un ma-

lin, il se désolait auprès de Mlle de Saint-Alphonse, lui demandant de lui rembourser au moins une partie de tout ce qu'il lui avait donné; elle accueillit cette proposition par un immense éclat de rire.

— Ah! mon cher, dit-elle, tu appartiens à un drôle de monde; on voit bien que tu ne t'es pas encore déraciné de ton écurie. — Le mot ingla Pierre en plein visage; il pâlit car sans aimer cette fille, comme il aimait Françoisuil, il se sentait pris pour alite d'une de ces tendresses que cimente l'habitude. — Alphonse, dit-il, d'une voix brisée, tu me connais mal, tu sais bien que tu me tortures le cœur, qui est toujours embrasé pour toi... — Ah! tu la fais à la passion. — Je ne la fais pas, je te dis ce que je ressens.

— Eh bien, brûle ton ardeur et tais-toi, et tu ne me feras pas la confidente de tes charagrins d'argent que je ne veux et ne peux du reste guérir. — Oh! je t'aime trop. — D'abord, mon petit, en amour, trop n'est pas assez, comme déclarait un de nos anciens, acteur de l'Odéon et qui avait du répertoire et de la distinction. En voilà un qui n'aurait pas commis la vilénie de redemander aux femmes l'argent qu'il leur donnait!

— Tu railles ma tendresse! — Allons, bon, une autre antienne à présent; tout à l'heure, c'était ton cœur; maintenant, c'est la tendresse. Eh bien, mon vieux, ta tendresse pour moi restera sans emploi si tu continues à te désoler au lieu d'aviser. — Tu es dur. — Non, je suis franche. Beaucoup à ma place le penseraient et ne te le firaient pas. — Que faire? — Te procurer de l'argent. Tout est là.

Quand tu auras du "quibus," tu pourras toiser la vie de haut en bas. — Mais il y a une heure que je te répète que je n'ai plus un rouge louis. — Que tu es bête, mon gros, quand on n'a plus d'argent on en trouve. — On en trouve? interrogea Pierre étonné. — Certainement. — Mais comment? — Est-ce que tu n'as pas des prés, des vignes, des champs, est-ce que je sais encore moi? — Eh bien? — On emprunte, c'est simple comme bonjour. — Oh! ça, jamais, fit Pierre, entraîné pas un premier bon mouvement qui ne dura pas. — Alors, à ton aise, mon gaillard. Mais, dans ce cas, ne te plains pas et reviens conduire ta voiture; tu pourrais tendre le berret et la main pour recevoir quelques bons pourboires; ce sera le moyen de te procurer des pièces de quarante sous sans emprunter.

Elle laissa tomber ces derniers mots d'un air méprisant et sortit; Pierre resta seul, navré. Le jeune homme se sentit faible; en devenant joueur il était aussi devenu paresseux et l'orgueil n'avait pas tardé à lui pousser. Il fut abattu toute la journée. — Quoi! se disait-il, hypothéquer ce petit domaine des Estivandiers, qu'il se souvenait avoir vu travailler par son père avec tant d'ardeur, que sa mère elle-même avait fouillé à coups de pioche en tous sens, ce domaine où il avait été si heureux, tant que la folie du jeu ne l'avait pas empoigné, ce n'était pas possible, c'était plus fort que lui. Non, non, il ne voulait pas engager, entre les mains des créanciers, cette maison où sa grand-mère et sa fiancée vivaient tranquilles. Jamais il n'y consentirait.

Cependant, en tournant ces réflexions dans sa tête, il se dit que s'il possédait quelques louis — une dizaine seulement — peut-être la chance des premiers jours reviendrait-elle et il pourrait alors rendre ce qu'il aurait emprunté. — Mais que tu est naïf, soliloqua-t-il, pour te procurer deux ou trois cents francs, et même davantage, tu n'as pas besoin de notaires ni d'hypothèques. Et sa résolution fut arrêtée. Comme il l'avait vu faire à d'autres joueurs, il emprunta sur billet à ordre, à échéance de huitaine, à un de ces croupiers qui sillonnent les salles censément pour surveiller les jeux, mais en réalité pour spéculer sur les joueurs. Le soir même il demanda trois cents francs à un de ces usuriers, nommé Eugène, et qui les lui prêta sans difficulté, en lui faisant signer une valeur du double. L'argent fut perçu dans la soirée; nouvel emprunt et ainsi de suite, tant et si bien qu'au bout de huit jours il devait six mille francs, pour argent prêté et pour renouvellement des premiers billets. La veille de l'échéance, Eugène lui dit d'un air négligé et sur un ton aimable: — Vous savez, c'est demain que vous devez payer les six mille francs. Vous serez en mesure, j'espère, sans cela ce deviendrait très ennuyeux pour moi, et surtout pour vous, car je me verrais forcé de vous afficher sur la glace. Eugène s'éloigna, la figure noyée dans un sourire hypocrite. Etre affiché sur la glace avec les joueurs véreux qui ne paient pas leurs dettes! Cette seule pensée fit monter le rouge au visage du jeune homme. Il n'y avait plus à hésiter, il fallait aller chez le notaire et emprunter pour désintéresser le croupier. Le notaire connaissait Pierre, l'avait vu grandir; après lui avoir adressé quelques remontrances, il lui